

Historical Papers Communications historiques



La sociabilité et l'histoire socio-culturelle : le cas de Montréal, 1760-1880

Yvan Lamonde

Volume 22, numéro 1, 1987

Hamilton 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/030966ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/030966ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

The Canadian Historical Association/La Société historique du Canada

ISSN

0068-8878 (imprimé)

1712-9109 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lamonde, Y. (1987). La sociabilité et l'histoire socio-culturelle : le cas de Montréal, 1760-1880. *Historical Papers / Communications historiques*, 22(1), 86-111. <https://doi.org/10.7202/030966ar>

Résumé de l'article

La présente étude pose la question de la méthode en histoire socio-culturelle, en particulier à propos de la culture urbaine. Après avoir montré les insuffisances de la notion de « mentalités », on y montre après un effort de définition le caractère opératoire et systémique de la notion de sociabilité. Ces considérations théorétiques et méthodologiques sont ensuite appliquées à l'histoire de la sociabilité urbaine à Montréal entre 1760 et 1880. La sociabilité ouvrière et bourgeoise intra-familiale, inter-familiale et extra-familiale y est analysée de même que la sociabilité occupationnelle des marchands anglophones, des gens de Droit et des clercs canadiens-français, et des artisans et ouvriers.

La sociabilité et l'histoire socio-culturelle: le cas de Montréal, 1760–1880

YVAN LAMONDE

Résumé

La présente étude pose la question de la méthode en histoire socio-culturelle, en particulier à propos de la culture urbaine. Après avoir montré les insuffisances de la notion de "mentalités", on y montre après un effort de définition le caractère opératoire et systémique de la notion de sociabilité.

Ces considérations théorétiques et méthodologiques sont ensuite appliquées à l'histoire de la sociabilité urbaine à Montréal entre 1760 et 1880. La sociabilité ouvrière et bourgeoise intra-familiale, inter-familiale et extra-familiale y est analysée de même que la sociabilité occupationnelle des marchands anglophones, des gens de Droit et des clercs canadiens-français, et des artisans et ouvriers.

★ ★ ★ ★ ★

This study examines the question of methodology in socio-cultural history, especially as it relates to the study of the sociology of urban places. After having demonstrated the unsatisfactory quality of the concept of "mentalité," the author explores by a process of definition the various operational and systemic aspects of "sociabilité" — the study of social interrelationships.

These methodological and theoretical considerations are then applied to the development of the urban society of Montreal between 1760 and 1880. The social characteristics of the working and bourgeois classes — their relationships within the family, between families and within society generally — are analysed along with the occupational-social qualities of the anglophone merchants, of the French-Canadian clerical and legal professions, and of artisans and workers.

Une intuition sans concept est aveugle, un concept sans intuition vide.
Kant

Dans la tentative de constituer depuis un quart de siècle l'histoire socio-culturelle comme secteur historiographique, la notion de sociabilité aura permis de lever et de dépasser un certain nombre de paradoxes dont l'histoire des mentalités s'est révélée porteuse. À l'identification de ces paradoxes et de vecteurs de dépassement succéderont ici un essai de démonstration du caractère *opérateur* de la notion de sociabilité et une application de cette notion à un terrain d'enquête: Montréal de 1760 à 1880.

La recherche d'un discours de la méthode pour cette histoire socio-culturelle s'est intensifiée ces dernières années, prenant la forme d'une interrogation diversifiée sur le passé et l'avenir de l'histoire des mentalités. Le médiéviste Jacques LE GOFF a questionné cette notion ambiguë dont on parle beaucoup mais dont on a peu donné d'exemples convaincants et dont la vocation a consisté "à désigner les résidus de l'analyse historique, le je ne sais quoi de l'histoire"¹.

Deux dix-huitiémistes ont aussi, chacun à leur façon, questionné cette histoire des mentalités. Robert DARNTON a d'abord exprimé son scepticisme à l'égard des niveaux d'histoire et, en particulier, à l'égard de cette histoire sérielle au troisième niveau, niveau auquel est généralement identifiée l'histoire des mentalités²; R. DARNTON s'interroge en ce sens sur la difficulté sinon l'incapacité de cette histoire de relier les attitudes ou les mentalités au social, posant du coup le problème des écarts culturels et des clivages sociaux. Bien averti d'une histoire des *Annales* où la civilisation s'ajoute à l'économie et à la société et s'y fit méthodologiquement une place à l'ombre, R. DARNTON explique l'essoufflement de l'histoire des mentalités à la fois par une quantification excessive de la culture et par une sous-estimation de l'élément symbolique dans les relations sociales. Dans une telle perspective d'ouverture sur le symbolique qui plaide pour une histoire anthropologique, sa critique de fond prend tout son sens: "Je ne vois pas pourquoi l'histoire des mentalités devrait éviter les écarts et se cantonner à ce qui est collectivement partagé, étant donné qu'on ne peut établir une moyenne de toutes les significations, ni réduire les symboles à leur plus petit dénominateur commun"³. Formule synthétique qui interroge le mental collectif, plaide pour l'écart et le singulier et rappelle l'incontournable qualitatif d'un symbolique inquantifiable.

Autre historien de l'Ancien Régime, Roger CHARTIER balise depuis quelques années cette recherche d'un discours de la méthode en histoire socio-culturelle. Dans son compte rendu du dernier ouvrage de R. DARNTON⁴, R. CHARTIER refuse

1. Jacques Le Goff, "Les mentalités. Une histoire ambiguë", dans J. Le Goff et Pierre Nora, *Faire de l'histoire* (Paris, Gallimard, 1974), III, p. 76.
2. R. Darnton, *Le grand massacre des chats. Attitudes et croyances dans l'Ancienne France* (Paris, Robert Laffont, 1985), p. 240 (Paru d'abord en anglais en 1984); sur l'histoire quantitative au troisième niveau: Pierre Chaunu, "Un champ nouveau pour l'histoire sérielle: le quantitatif au troisième niveau" (1973), dans *Histoire Quantitative. Histoire Sérielle* (Paris, Armand Colin, 1978), pp. 216-230.
3. R. Darnton, *Le grand massacre*, p. 12.
4. R. Chartier, "Text, Symbols and Frenchness", *Journal of Modern History*, 54, 4 (December 1985), pp. 682-695.

d'abord la réduction de l'histoire culturelle française à sa version d'histoire sérielle au troisième niveau, marquant du coup sa position sur le pertinent et le non-pertinent de cette notion. Essentiellement, R. CHARTIER prend ses distances à l'égard d'une certaine historiographie culturelle en récusant la corrélation souvent mécaniciste entre une forme culturelle et un niveau social spécifique sinon exclusif. Historien de l'éducation et de l'imprimé à destination savante *et* populaire, R. CHARTIER rappelle plutôt l'affirmation récente d'une histoire socio-culturelle à niveaux sociaux moins stratifiés et moins étanches, d'une histoire attentive tout autant à ce qui partage qu'à ce qui est partagé. "À la quête souvent déçue d'une culture spécifiquement et exclusivement populaire doit donc être substituée l'identification des usages culturellement différenciés de matériaux communs"⁵. Répliquant à R. DARNTON, il précise:

Nevertheless, it is indisputable that the most pressing question inherent in cultural history today, not only in France but *also* of France, is that of the different ways in which groups or individuals make use of, interpret, and appropriate the intellectual motifs of cultural forms they share with others⁶.

Caractérisant l'histoire culturelle française récente par le passage de l'analyse des seuls objets aux pratiques⁷ et, reconnaissant à l'un et l'autre leurs potentialités symboliques, R. CHARTIER s'interroge néanmoins sur le caractère opératoire du symbole dans une histoire anthropologique qui valorise le symbolique: en quoi le symbole diffère-t-il du signe, comment le symbolique se systématisé-t-il et surtout, comment peut-on légitimement rapporter une pratique individuelle — écrite, parlée, "actée" — à une forme symbolique universelle?⁸

Travaux et débats laissent donc poindre des voies de dépassement: le quantitatif prend de plus en plus son caractère *instrumental* en histoire socio-culturelle; sans satisfaire aux attentes d'une relation causale transparente, l'analyse historique des formes culturelles et des appartenances sociales a déboulonné quelques idées reçues. Demeure toutefois l'incontournable qualitatif, le symbolique des objets et des pratiques, le "mental" "collectif" dont on se demande toujours le mode de matérialisation et le mode de construction à partir des individus.

-
5. R. Chartier, article "Culture populaire", dans André Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques* (Paris, PUF, 1986), pp. 174-179; du même auteur: "Histoire intellectuelle et histoire des mentalités. Trajectoires et questions", *Revue de synthèse*, no 111-112 (1983), pp. 277-308, aussi accessible en anglais dans D. La Capra et S. Kaplan, *Modern European Intellectual History. Reappraisals and New Perspectives* (Ithaca, Cornell University Press, 1982), pp. 13-46; "Du Livre au lire", dans *Pratiques de la lecture*, sous la direction de Roger Chartier, (Marseille-Paris, Éditions Rivages, 1985), pp. 61-88.
 6. R. Chartier, "Text, Symbols and Frenchness", p. 688.
 7. R. Chartier, "L'histoire culturelle", dans Marc Guillaume, *L'état des sciences sociales en France* (Paris, La Découverte, 1986), pp. 71-73.
 8. R. Chartier, "Text, Symbols and Frenchness", pp. 688-694; la réplique de R. Darnton, "The Symbolic Element in History", *Journal of Modern History*, (March 1986), pp. 218-233.

André BURGUIÈRE⁹ et Jacques REVEL¹⁰ ont retracé dans l'histoire du concept de mentalités le problème qu'elle portait comme son ombre et qu'ont en quelque sorte personnifié Lucien FEBVRE et Marc BLOCH. Soulignant à juste titre chez L. FEBVRE "l'obsession du psychologique" dans cette recherche d'une "cohérence qui, au sein d'une même culture doit unir l'oeuvre la plus élaborée et le comportement le plus commun"¹¹, J. REVEL pointe du doigt "l'apparent paradoxe" de l'oeuvre de FEBVRE, "cet historien du social, parti à la recherche de ce qui compte vraiment et qui est représentatif dans les cultures du passé" et qui, paradoxe, se consacre "à de grandes biographies et aux phares de l'histoire intellectuelle du XVI^e siècle: LUTHER, RABELAIS, MARGUERITE DE NAVARRE". Paradoxe apparent car "c'est bien l'exemplarité, non l'exceptionnalité, qui est fondamentalement recherchée". Mais comment se construit l'exemplarité? À cette question résiduelle s'ajoute chez J. REVEL l'affirmation que "là où FEBVRE tire [la notion de mentalités] vers le psychologique, BLOCH paraît privilégier la [notion] sociologique . . .". Cette tension a constitué la résistance la plus forte en histoire culturelle dans le dernier quart du siècle et constitue le défi incontournable du présent: comment conjuguer, pour reprendre le verbe de J. REVEL, l'individuel et le collectif en histoire socio-culturelle? Où mène le mental, le psychologique? De quel collectif s'agit-il?

LA NOTION DE SOCIABILITÉ: APPORTS ET DÉBATS

À l'ambiguïté du je ne sais quoi de l'histoire des mentalités, on peut ajouter celle du je ne sais qui, si ce n'est celle du je ne sais combien. Comment la notion de sociabilité et ses usages ont-ils donc ouvert de nouveaux chemins à l'histoire socio-culturelle?

D'abord en ouvrant l'historiographie socio-culturelle sur le XIX^e siècle. Car aura-t-on suffisamment porté attention à cette constante d'un discours sur les mentalités tenu principalement par des historiens du Moyen Âge et de l'Ancien Régime? Comme si l'exportabilité de la notion de mentalités dans l'époque moderne et contemporaine avait été rendue difficile par une longue durée d'un tout autre type et moins susceptible de dégager ces macroscopiques "systèmes de civilisation", selon le mot de Pierre CHAUNU.

Cette ouverture historiographique sur le XIX^e siècle s'accompagnait d'une prospection nouvelle de la ville, de l'histoire et de la culture urbaines en contraste avec une histoire des mentalités confrontée le plus souvent avec la société rurale médiévale

-
9. A. Burguière, "La notion de mentalités chez Marc Bloch et Lucien Febvre: deux conceptions, deux filiations", *Revue de synthèse*, no 111-112 (1983), pp. 333-348, aussi accessible en anglais: "The Fate of the History of Mentalités in the *Annales*", *Comparative Studies in Sociology and History*, XXIV (1982), pp. 424-437.
 10. J. Revel, article "Mentalités", dans A. Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques*, pp. 450-456. Philippe Ariès faisant son propre bilan réfère à "la sociabilité traditionnelle — ou celle du XIX^e siècle — qui est peut-être l'une des conquêtes les plus riches de la nouvelle histoire", "L'histoire des mentalités", dans Roger Chartier, Jacques Le Goff et Jacques Revel, *La nouvelle histoire*, (Paris, CEPL, 1978), p. 418.
 11. J. Revel, "Mentalités", pp. 450-456.

ou d'Ancien Régime. Mais sociabilité urbaine n'exclut pas pour autant sociabilité villageoise, à telle enseigne que ces espaces agglomérés préfigurent peut-être l'approche différente de la relation entre des particuliers et des ensembles.

Se donnant comme objet les formes et la symbolique sociales et tenant du coup compte des "nécessités" du fait du vécu social, l'histoire de la sociabilité s'attaquait ainsi à l'étude d'un "besoin" fondamental, commun, massif. Sans tomber dans une ontologie de l'*homo-sociologicus*, d'une sociabilité en soi, l'histoire de la sociabilité vise néanmoins un besoin ou une contrainte primaires, un phénomène culturel global, à la première périphérie, dirait-on, du *primum vivere*.

Souligner l'apport de l'histoire de la sociabilité à la problématique et aux défis de l'histoire socio-culturelle implique de faire voir le caractère opératoire de cette notion, caractère trop implicite, sinon lacunaire dans la notion de mentalités.

De façon globale, l'apport des travaux historiques sur la sociabilité aura été de contribuer à socialiser ce psychologique du "mental" collectif, à identifier morphologiquement, socialement et politiquement ce mental "collectif" qui offrait peu de prise analytique.

De façon ponctuelle, en montrant la déviation profane d'associations provençales¹², les recrutements sociaux du salon, du cercle et de la chambrée¹³ ou les aspects de mimétisme inter-social de certains traits de la culture populaire¹⁴, les travaux de Maurice AGULHON ont dégagé cette diversité des rapports entre des formes de sociabilité et l'appartenance sociale, diversité qui va de l'adaptation au mimétisme, à l'amalgame, à l'étagement, au clivage.

L'analyse, d'autre part, des lieux et des formes de sociabilité — la confrérie, la loge, le cercle et la chambrée¹⁵ —, des processus urbains de déculturation et des résistances opposées¹⁶, des mutations d'une sociabilité ouvrière de la fraternité et de l'entraide à une sociabilité de la résistance et de la revendication¹⁷ — impliquait une

-
12. M. Agulhon, *Pénitents et Francs-Maçons de l'Ancienne Provence*, (1966). (Paris, Fayard. Nouvelle édition de 1984), chapitres 7 et 8.
 13. M. Agulhon, *Le cercle dans la France bourgeoise, 1810-1848*. Étude d'une mutation de sociabilité (Paris, Armand Colin, 1977), chapitres 6, 7, et 9. Benoît Lecoq, "Les cercles parisiens au début de la Troisième République: de l'apogée au déclin", *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 32 (octobre-décembre 1985), pp. 591-616, porte la même attention au recrutement social et à l'étagement des cercles.
 14. M. Agulhon, *La République au Village*. Les populations du Var de la Révolution à la Seconde République, (Paris, Plon, 1970), pp. 188-284.
 15. M. Agulhon, *Pénitents*, chapitre 15: "Une vie des formes?"
 16. M. Agulhon et Maurice Crubellier, "Les citadins et leur culture", dans Georges Duby, *Histoire de la France urbaine* (Paris, Seuil, 1983), Tome 4, pp. 359-470.
 17. M. Agulhon, "Working-Class and Sociability in France before 1848", dans P. Thane, G. Crossick and R. Floud, *The Power of the Past: Essays for Eric Hobsbawm* (Cambridge, Cambridge University Press, 1984), pp. 37-66. Sur ce thème Yves Lequin, *Les ouvriers de la région lyonnaise* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1977), vol. 2, pp. 181-204. Et du même auteur, "Jalons pour une histoire de la culture ouvrière en France", *Milieus*, no 7 et 8 (octobre 1981-janvier 1982), p. 79.

sensibilité et une attention toute particulière à la morphologie même, au processus de formation, de constitution et d'évolution des formes de sociabilité, ainsi qu'à leur plasticité. À ce titre, la notion de sociabilité, en sensibilisant au processus, à l'accomplissement *et* à l'inaccomplissement des formes, permet de façon opératoire de couvrir l'éventail de l'*a quo* à l'*ad quem* des formes, de déceler l'exemplarité et ses télescopes.

Mais surtout, la notion de sociabilité permet de jeter des ponts entre le singulier et le pluriel, entre l'individuel et le collectif. L'histoire de la sociabilité offre dès lors le programme d'une méso-histoire, d'une histoire du "milieu", des intermédiaires, de l'oblique, méso-histoire entre une micro-histoire qui sort peu ou difficilement du cas individuel et une macro-histoire qui perd vite ses traits temporels et spatiaux. L'histoire de la sociabilité permet de conjuguer l'individuel et le collectif parce qu'elle est histoire de formes ou de symboliques culturelles qui sont toujours et déjà lestées de social, qu'elle révèle des hommes engagés dans des formes ou des symboliques qui sont d'ores et déjà des médiations. En ce sens, la sociabilité peut globalement se définir par les médiations sociales à travers des objets et des pratiques. Ces médiations qui incluent tout autant les révoltes, les charivaris ou les fêtes trouvent, on le sait, une expression particulièrement riche dans la vie associative.

Méso-histoire, l'histoire de la sociabilité est celle des relations, des médiations entre les hommes et les femmes en société, celle des processus du non-structuré au structuré, de l'informel au formel.

Pionnier et praticien de l'histoire de la sociabilité, Maurice AGULHON en fut aussi le principal critique¹⁸. Il semble toutefois peu redevable, au plan épistémologique, des usages antérieurs de la notion ou de ses appellations connexes.

Peu connu en France avant 1970, le sociologue allemand Robert ELIAS avait développé, à la fin des années trente, une "psychogénèse" et une "sociogénèse" de la civilité et des codes de comportement principalement dans l'Ancien Régime

18. L'essentiel de la réflexion de M. Agulhon sur la notion de sociabilité se trouve en préface au *Cercle de la France bourgeoise* (1977) qui reprend "La Sociabilité, la Sociologie et l'Histoire", *L'Arc*, no 65, (hommage à E. Le Roy-Ladurie) (1976), pp. 76-84 et en préface à la nouvelle édition (1984) des *Pénitents et Francs-Maçons de l'Ancienne Provence*. La longue introduction ("Le avventure della sociabilità") de Giuliana Gemelli et Maria Malatesta à leur recueil de textes, *Forme di sociabilità nella storiografia francese contemporanea* (Milano, Feltrinelli, 1982) constitue l'effort le plus accompli de situer la notion dans l'historiographie française et en particulier, dans la mouvance des *Annales*. Sur les résultats d'une enquête de sociabilité: Marcel Gillet, "Patrimoine industriel et patrimoine ethnologique: l'aire culturelle septentrionale (Nord de la France-Belgique)", *Annales* 35 (janvier-février 1980), pp. 167-175. Du même auteur: "Sociabilité et mémoire collective", *Revue du Nord* (avril-juin 1982); un rappel de l'étude de Yves Castan, *Honnêteté et relations sociales en Languedoc. 1715-1780* (Paris, Plon, 1974), 700 p. et l'article tout récent de Gérard Bouchard, "La dynamique communautaire et l'évolution des sociétés rurales québécoises aux 19^e et 20^e siècles. Construction d'un modèle", *Revue d'Histoire de l'Amérique française*, 40, 1 (été 1986), pp. 51-71.

français¹⁹. Cette approche avait peu à voir avec l'essai de "sociologie de la sociabilité" (1910) de son compatriote Georg SIMMEL, orientant sa compréhension du côté d'une sociabilité d'autant plus pure qu'elle est sans contenu, "libérée de tout accent matériel parasitaire" et reflétant "la société qui joue avec elle-même"²⁰. Contemporain d'Elias et averti des travaux allemands en philosophie et en sociologie, Georges GURVITCH s'avère sans doute le sociologue français le plus engagé dans l'analyse de la sociabilité et surtout dans une volonté de classer les "formes de sociabilité", ces "seuls éléments indécomposables de la réalité sociale"²¹. Mais de façon globale, il semble bien que la sociologie de la sociabilité et en particulier la micro-sociologie des associations aient connu après une ferveur d'après-guerre une éclipse depuis une vingtaine d'années²².

Alerté aux dimensions de la sociabilité méridionale par les travaux de l'ethnologue Fernand BENOIT et en quête d'une *explication* de la tradition politique du midi méditerranéen qui passe du "blanc" au "rouge" de 1789 à 1848, M. AGULHON explore d'abord cette sociabilité avec une problématique des tempéraments politiques régionaux chère à André SIEGFRIED, problématique dont il prend ses distances en reconnaissant des sociabilités régionales différentielles plutôt que hiérarchiques.

Cette analyse de la sociabilité politique méridionale allait être poursuivie par l'étude systématique d'une vie associative méridionale forte parce que favorisée par divers facteurs: type d'agglomération, densité, villes de commerce ouvertes sur l'extérieur, conjoncture culturelle post-révolutionnaire, relâchement du politique. L'étude morphologique et sociale des confréries de pénitents et de métiers, des loges maçonniques,

19. A. Burguière, article "Elias", dans le *Dictionnaire des sciences historiques*, pp. 239—242.

20. Georg Simmel, "Soziologie der Geselligkeit". (Sociologie de la sociabilité), traduit par Isaac Joseph, *Urbi*, III, (1980), pp. XCI—CIV.

21. Georges Gurvitch, "Les formes de la sociabilité", dans *Essais de sociologie* (Paris, Sirey, 1938), pp. 9—122. Sur le destin de la notion de sociabilité en sociologie, voir le trop bref article de Bernard Valade, "Sociologie. À la recherche de la Sociabilité", *Universalia* (1983), pp. 338—342 qui ne fait pas le point sur l'histoire de la sociologie des associations. Pour un usage récent de la notion: M. Bezon, *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province* (Lyon, Presses Universitaires de Lyon, 1984), 300 p., qui avait déjà publié: "Quelques emplois du concept de sociabilité", *Cahiers universitaires de la Recherche Urbaine*, 4 (1978), pp. 87—88.

22. Raymond N. Morris, "British and American Research on Voluntary Associations: A Comparison", *Sociological Inquiry*, 35 (Spring 1965), pp. 186—200; Leslie Sklair, "The Development of the Sociology of Voluntary Associations in the United States", *Archives internationales de sociologie de la coopération et du développement*, 24 (juillet-décembre 1986), pp. 29—53; Bartoloméo J. Palisi, "A Critical Analysis of the Voluntary Association Concept", *Sociology and Social Research*, 52 (1986), pp. 392—405; C.E. Smith et A. Freedman, *Voluntary Associations. Perspectives on the Literature* (Cambridge, Harvard University Press, 1972), X—250 p.; Albert Meister, *Vers une sociologie des associations* (Paris, Editions Ouvrières, 1972), 220 p.

de la chambrée et plus tard du cercle — cette fois pour la France —²³, permettait d'inscrire le politique dans le social, "d'anthropologiser le politique"²⁴ et de repérer la trame sociale et idéologique de cette mutation politique méridionale.

Nouveau retour critique. Au risque de voir la sociabilité réduite à la vie associative, à son seul versant formel et institutionnel, M. AGULHON proposait de "faire relâcher le lien conceptuel entre la sociabilité générale et la vie associative"²⁵. Cette précaution méthodologique²⁶ tenait compte à la fois de la tentation de réduire la sociabilité à la vie associative et de celle d'évacuer l'omniprésence sociale du phénomène associatif qui constitue la richesse et la forme la plus repérable de la sociabilité. Retenir donc mais relâcher aussi ce lien conceptuel.

Mais il devient vite apparent que cette précaution est aussi une exigence: aller au plus difficile, faire place à l'informel, aux comportements collectifs plus éphémères, moins volontaires ou conscients, aux "marges et aux souterrains"²⁷. Vigilance épistémologique qui doit nourrir une attention indéfectible à ce qui est en gestation, en pointillé, à l'écart, en incandescence. On a tôt fait d'ailleurs, et avec raison, d'évoquer la sociabilité "invisible", de souligner "le pari anti-institutionnel" de cette histoire de la sociabilité potentiellement tentée par les pôles extrêmes du juridisme de la vie associative ou de l'indéterminé²⁸.

Cette histoire de la sociabilité vigilante et attentive est bien celle qui cherche à voir celles et ceux qui sont peu visibles, à entendre les sans voix, à comprendre un geste, des gestes, des signes d'un code non dominant. D'entrée de jeu, elle s'impose de faire place à toutes les formes et à toutes les manifestations "d'expression" sociale. Par cet autre pari pour le nondiscursif, elle rejoint les attentes de celles et de ceux qui, plaçant pour une histoire anthropologique ou une histoire sociale ouverte, appellent à l'étude de l'expressivité sociale, de la symbolique sociale, autant des objets que des pratiques. Viser la sociabilité, c'est accepter le présupposé d'une production collective et sociale de sens dont on tente précisément de cerner les formes et les significations.

23. M. Agulhon, *Pénitents* . . . ; sur la chambrée: *La République au village* et "Les Chambrées en Basse-Provence: histoire et ethnologie", *Revue historique*, Tome 246, no 498 (avril-juin 1971), pp. 337-368; *Le Cercle*, *op. cit.*; avec Maryvonne Bodiguel, *Les associations au village* (Le Paradou, Actes du Sud, 1981), 109 p. Parmi les travaux récents, Pierre Goujon, "Associations et vie associative dans les campagnes au XIX^e siècle: le cas du vignoble de Saône et Loire", *Cahiers d'histoire*, XXVI (1981), pp. 107-150 et l'article déjà cité de B. Lecoq.

24. A. Burguière, article "Anthropologie historique", *Dictionnaire des sciences historiques*, p. 58.

25. M. Agulhon, *Pénitents* . . . , p. 7.

26. *Ibidem*, p. 8.

27. *L'impossible prison: recherches sur le système pénitentiaire au XIX^e siècle*, réunies par Michelle Perrot (Paris, Seuil, 1980), "Présentation" de M. Agulhon, p. 5.

28. Compte rendu de: *Les associations au village*, par J.-C. Chamboredon, *Annales*, 39, 1 (janvier-février 1984), pp. 52-58; d'intérêt aussi, Rémy Ponton, "Note critique. Une histoire des sociabilités politiques" (sur *Le Cercle* . . .), *Annales*, 35, 6 (novembre-décembre 1980), pp. 1269-1280.

De ce point de vue, la sociabilité est toujours un signe et l'histoire socio-culturelle un apprentissage de la "lecture".

L'histoire de la sociabilité a fourni des "exemples convaincants" de cette attention à l'ensemble des signifiants produits par l'homme en société, signifiants qui sont autant de moyens (médiâs) de "faire savoir": l'oral, l'écrit, le visuel, le gestuel, le comportemental; cette histoire reconnaît qu'on a socialement les moyens de sa culture et que pour être sans mots, on n'en parle pas moins. Les manifestations moins formelles de la sociabilité populaire, les chansons, slogans ou inscriptions des grèves, les modalités et messages des charivaris, des carnavals et des fêtes constituent autant de manifestations morphologiquement diversifiées de la sociabilité²⁹. À telle enseigne qu'on peut suggérer de comprendre les rituels, le rituel — quel qu'il soit — comme une modalité de sériel . . . Et en un sens, M. Agulhon a peut-être fait un test critique de la diversité morphologique des formes d'expression sociale par ses travaux "archéologiques" sur "le discours de la pierre" (façades, fontaines, monuments, statues, mairies), sur l'allégorie des forces sociales portée par "la population de pierre" des villes et villages³⁰. On ne résiste pas à penser que l'historien de la sociabilité puisse regarder la société comme l'historien de l'art regarde la peinture *figurative* . . . et pourquoi pas la peinture non figurative!

Dernière préoccupation ou exigence de l'histoire de la sociabilité: viser à la cohérence au-delà de l'attention à la diversité des groupes sociaux et des formes, relier les instances de sociabilité et les reporter sur des instances englobantes. Sinon cette histoire se condamnera et se limitera à des objets éclatés, certes fascinants et éclairants mais toujours fragmentés. Et c'est bien parce qu'il a toujours "tenu ensemble" les formes diverses de sociabilité qu'il a étudiées, que M. AGULHON a enrichi épistémologiquement cette notion. S'il fut historiographiquement un temps où le report d'une sociabilité sur le politique parut peu attrayant, le politique se révèle aujourd'hui la trame d'une sociabilité qui ne se réduit certes pas au politique mais qui, au contraire, redonne son coefficient social à l'histoire politique et surtout, relève le défi du "souci de globalité d'une interrogation qui, à l'origine, est fondamentalement *politique*, au sens le plus

29. Outre les références en note 17, M. Agulhon, "Sociabilité populaire et sociabilité bourgeoise au XIX^e siècle", dans G. Poujol et R. Labourie, *Les cultures populaires* (Toulouse, Privat-INEP, 1979), pp. 81-91; "Le problème de la culture populaire en France autour de 1848", *Romantisme*, 9 (1975), pp. 50-64; sur la fête, les travaux de Mona Ozouf, Michel Vovelle et Rosemonde Sanson; le collectif sur *Le Charivari* (C.N.R.S.), des travaux d'E. Le Roy-Ladurie; M. Agulhon, "Fêtes spontanées et fêtes organisées à Paris en 1848", dans J. Ehrard et P. Viallaneix, *Les fêtes de la Révolution* (Paris, Société des Études robespierristes, 1977), pp. 243-271; sur la grève, le classique de Michelle Perrot.

30. M. Agulhon, *Marianne au combat*. L'imagerie et la symbolique républicaines de 1789 à 1880 (Paris, Flammarion, 1971), 251 p.; "La place des symboles dans l'histoire, d'après l'exemple de la République française", *Bulletin de la société d'histoire moderne*, 7 (1980), pp. 9-20; "Imagerie et décor urbain dans la France au XIX^e siècle", *Ethnologie française*, V (1975), pp. 33-56; "Le langage des façades", *Exposition du centenaire de la reconstruction de l'Hôtel de Ville* (de Paris), (Paris, ville de Paris, Bibliothèque Administrative, 1982), pp. 51-58.

large du terme’’³¹. Pour prétendre *expliquer*, l’histoire de la sociabilité doit tôt ou tard montrer l’enclenchement des expressions sociales au *pouvoir* — économique, politique, religieux —.

“Il n’y a pas de mouvement démocratique sans pratique de la réunion et de l’association’’³²: cette formulation parmi d’autres résume chez M. AGULHON ce travail d’inscription sociale — villageoise et urbaine — du libéralisme et de la démocratie, des formes diversifiées de sociabilité et de leur rapport, ici, à l’instance politique, civique.

Résumons donc ces propos par une définition — après d’autres³³ — de la sociabilité. Cette méso-histoire de la sociabilité est une analyse sociale dans un espace donné, des lieux, des manifestations et des expressions plus ou moins formalisées de la vie en société; cette histoire attentive à tous les niveaux du vécu social, depuis le semi-privé de la sociabilité familiale et domestique jusqu’à l’instance publique la plus générale, ambitionne de subsumer ces niveaux pour en dégager, dans la mesure du possible, l’aspect systémique.

LA SOCIABILITÉ URBAINE: MONTRÉAL 1760-1880

On peut, en “opérant” sur Montréal, montrer le caractère opératoire de cette notion de sociabilité. L’intérêt de ce terrain d’enquête est triple: d’abord, analyser la trame de la sociabilité dans un lieu urbain du XIX^e siècle qui satisfait ainsi à l’impératif territorial de cette notion et au souci de reporter les formes diverses de sociabilité sur une totalité; explorer ensuite une notion dans une ville nord-américaine en formation, susceptible de bien révéler les *processus* de construction d’une sociabilité spécifique; étudier enfin une ville à la confluence économique, sociale et culturelle d’un grand triangle historique, celui de la France, de la Grande-Bretagne et des États-Unis, confluence du coup historiographique apte à lester de façon inédite cette notion de sociabilité.

La conquête militaire du Canada par l’Angleterre en 1760 marquera singulièrement Montréal aux plans démographique et économique. Sa population de 9 000 habitants en 1800 double en 1821, à nouveau en 1893 et croît à un rythme accéléré après 1850. Peuplée du 48 207 habitants en 1850, la ville est passée à 57 715 en 1852, à 90 328 en 1861 (augmentation de 56,4%), à 107 225 en 1871 (18,7%) et à 140 247 en 1881 (30,7%)³⁴. Cette croissance s’explique avant 1850 par un mouvement migratoire en

31. Yves Lequin, article “Sociale (histoire)” dans A. Burguière, *Dictionnaire des sciences historiques*, p. 639.

32. M. Agulhon, *Pénitents* . . . , p. 234.

33. M. Agulhon, *Ibidem*, pp. 8-13; *Le cercle*, préface; M. Agulhon et M. Bodiguel, *Les associations au village*, p. 11; M. Gillet, “Patrimoine industriel et patrimoine ethnologique: l’aire culturelle septentrionale (Nord de la France-Belgique)”, p. 175.

34. Jean-Claude Robert, “Montréal 1821-1871: aspects de l’urbanisation”. (Thèse de 3^{ème} cycle. Paris, EHESS, 1977), pp. 167-168.

provenance des îles britanniques tel qu'il entraîne durant trente ans — de 1835 à 1865 — un renversement de majorité ethnique et linguistique. Ville anglophone, Montréal n'en est pas anglaise pour autant, puisque ce sont les Irlandais qui dominent dans cette population qui compte aussi des Écossais, des Anglais et des citoyens en provenance des États-Unis. La ville connaît une forte croissance après 1850 et redevient majoritairement francophone vers 1865 en raison d'une poussée migratoire canadienne-française en provenance du milieu rural. Cette ville de migrants typiquement nord-américaine sera socialement et culturellement marquée par ce brassage ethnique générateur de clivages et de chevauchements divers: Anglais et Écossais minoritaires dans leur communauté ethnique mais dominant la ville au plan économique, francophones tantôt majoritaires démographiquement et toujours minoritaires économiquement, Irlandais anglophones mais catholiques et partageant souvent avec les Canadiens français un manque de qualification occupationnelle. Pluralisme ethnique, linguistique, religieux donc qui s'inscrit dans les quartiers de la ville, dans le bâti religieux et le système scolaire, dans les modèles culturels métropolitains importés dans la colonie.

Axée sur un commerce des fourrures bientôt contrôlé par les Écossais et la Hudson Bay Company, l'économie de Montréal s'oriente de plus en plus au tournant du siècle vers l'import-export et certains secteurs commerciaux spécialisés, tel la minoterie (blé, farine). Marchands écossais et anglais qui se recyclent progressivement dans l'import-export bénéficient d'une connaissance des réseaux commerciaux entre la colonie et la Grande-Bretagne et d'une conjoncture favorable: croissance de la population de Montréal, développement d'un hinterland qui va de la ville même aux territoires qui s'ouvrent vers le Haut-Canada et l'Ouest, créant ainsi un marché actif pour l'import-export et la fabrication. Rapidement le Committee of Trade (1821), relayé par le Board of Trade (1842), se fait l'actif promoteur de la navigation sur le fleuve St-Laurent en favorisant l'ouverture du canal Lachine (1825), ce qui permet de pousser le commerce vers l'Ouest. "Harbour commissioners", bateaux à vapeur (1809—), dragage du chenal sont autant de facettes d'une seule et même réalité: Montréal devient progressivement une ville portuaire et ferroviaire (après 1850), jouant ainsi un rôle de plaque tournante entre l'Est et l'Ouest, entre le Nord et le Sud, celui de la frontière étatsunienne. "River barons", "railroad barons"³⁵ confèrent à la ville — et en anglais — son image de ville mercantile, de ville de l'échange.

L'extension du marché — celui de la grande région montréalaise, celui de l'hinterland —, la ramification du réseau ferroviaire bouclé *a mari usque ad mare*, de l'Atlantique au Pacifique en 1885, la régularisation d'une navigation océanique à vapeur durant la décennie de 1860 et l'adoption progressive de la vapeur comme source d'énergie industrielle expliquent un processus d'industrialisation qui s'affirme surtout après 1870 et ce dans des secteurs de production liés à la consommation (cordonnerie,

35. Gerald J.J. Tulchinsky, *The River Barons. Montreal Businessmen and the Growth of Industry and Transportation, 1837-1853*, (Toronto, University of Toronto Press, 1977), XIV-310 p.; Jean-Paul Bernard, Paul-André Linteau et Jean-Claude Robert, "La structure occupationnelle de Montréal en 1825", *Revue d'Histoire de l'Amérique française (R.H.A.F.)*, 30, 3 (décembre 1976), pp. 383-415.

confection, alimentation) et aux transports. Joanne BURGESS a montré, dans le cas du secteur stratégique de la chaussure, le passage de l'artisanat à la fabrique qui s'opère vers 1870³⁶.

LA SOCIABILITÉ FAMILIALE ET DOMESTIQUE

D'entrée de jeu, l'analyse de la sociabilité pose la question de la genèse et des rapports entre le privé et le public. Qu'est-ce que le privé? Peut-il ne pas être investi du public, de social? Comment se constitue le public dans un espace, des lieux, des formes, une opinion?

L'étude de la sociabilité urbaine montréalaise au XIX^e siècle commence par une analyse de la sociabilité domestique et familiale, instance "zéro" de la sociabilité. Il faudrait, pour prétendre à quelque exhaustivité dans l'analyse de cette sociabilité domestique, étudier le rapport entre les époux — âge au mariage, endogamie géographique et sociale, codes matrimonial et sexuel (contraception) et appartenance religieuse —; le rapport entre les parents et les enfants — leur nombre, leur mortalité —; le rapport entre ces parents et ces enfants et la parenté — famille nucléaire, élargie — et pouvoir franchir par l'étude de la culture matérielle, le seuil de ces foyers. Analyse possible à tous les niveaux sociaux par la démographie et la vie matérielle. Au-delà de ces aspects, les sources, on le sait, discriminent socialement: correspondances, journaux intimes et mémoires, et souvent même les inventaires après décès éclairent l'avoir et le savoir. . . . L'analyse se limitera ici à être suggestive en insistant dans deux cas socialement différenciés sur les déterminations de la sociabilité "intérieure" du foyer et de la famille et sur les ponts jetés entre cette instance privée de sociabilité et une sociabilité publique, extérieure, urbaine.

Dans les quartiers populaires de St-Jacques, peuplé de Canadiens français, et de Ste-Anne, habité principalement par des Irlandais, la vie domestique et familiale suit la trame du travail qui façonne une sociabilité de la dépendance et du partage. Analysant la vie de ces quartiers au moment où l'industrialisation s'affirme (1861-1881), Bettina BRADBURY a dégagé la dépendance entre le vécu domestique et familial et le salaire. En fonction du métier, du chômage cyclique et saisonnier — l'activité économique gèle en partie l'hiver — et en fonction des revenus supplémentaires des enfants ou des femmes, le revenu global infléchit le choix du logement, les pratiques familiales et la vie quotidienne au foyer. Les formes d'interaction entre la famille et le travail sont multiples. La fragilité du salaire paternel, les bas salaires et la structure économique de Montréal expliquent que les femmes et les enfants aient constitué en 1871 42% de la main-d'œuvre active et 80% du secteur de la confection; au salaire du père devait d'abord s'ajouter le revenu des fils, puis celui de la mère. Ce noyau familial pouvait même se reconstituer dans la fabrique de textile avec d'avantageuses

36. Joanne Burgess, "L'industrie de la chaussure à Montréal: 1840-1870. Le passage de l'artisanat à la fabrique", *R.H.A.F.*, 31, 2, (septembre 1977), pp. 187-210; J.-C. Robert, "Montréal 1821-1871", pp. 284-289.

stratégies patronales. Ce revenu supplémentaire de la mère pouvait aussi être tiré d'un travail à domicile, et en particulier dans le secteur du vêtement; le travail entraînait alors littéralement au foyer³⁷.

Bettina BRADBURY a surtout mis en valeur les stratégies d'appoint de la famille ouvrière et en particulier, celles des femmes. Le jardinage est rare: il faut de l'espace et du temps. L'élevage d'animaux domestiques, principalement du porc peu coûteux à l'achat, décline face à une législation municipale qui invoque l'hygiène "publique". À cette exploitation de l'espace extérieur, même restreint, s'ajoute le recours aux possibilités de l'espace domestique intérieur. Sous-location d'une ou de deux pièces, co-habitation ou division du logement pour partager les coûts avec un autre couple ou une autre famille, usage commun du poêle ou du cabinet d'aisance sans parler des imprévisibles du quotidien, autant de formes qui font se profiler les habitudes, une sociabilité du partage — obligé — caractéristique d'une ville où la famille nucléaire semble moins fréquente que dans le Lancashire anglais ou dans le Hamilton de M. KATZ³⁸.

Cette fragilité du salaire et cette première fragmentation de la famille ouvrière s'aggravent par le risque du décès du chef de famille, de la maladie de la mère (incluant grossesse et accouchement) ou des conséquences d'une intempérance qui hypothèque des revenus déjà insuffisants. S'impose alors le recours à l'entraide parentale — garde d'enfant par une tante —, à l'entraide mutuelle à l'intérieur d'un corps de métier, à la bienfaisance des religieuses "de la Providence" (orphelinat) ou à la bienfaisance bourgeoise des "dames" de la charité³⁹. Recours d'entraide, mais recours le plus souvent de dépendance dans ces périodes de dispersion et de fragmentation des familles.

37. Bettina Bradbury, "L'économie familiale et le travail dans une ville en voie d'industrialisation: Montréal dans les années 1870", dans Nadia Fahmy-Eid et Micheline Dumont, *Maîtresses de maison, maîtresses d'école. Femmes, famille et éducation dans l'histoire du Québec* (Montréal, Boréal Express, 1983), pp. 287-318.

38. *Ibidem*: 315-317 et Bettina Bradbury, "Pigs, Cows and Boarders. Non-Wage Forms of Survival among Montreal Families, 1861-1891", *Labour/Le travail*, no 14 (automne 1984), pp. 9-48. La prise en pension semble avoir été le fait de familles disposant d'espace et capables d'affronter les dépenses conséquentes. Phénomène important dans une ville d'immigrants (Irlandais), de migrants ruraux (Canadiens français) puis de couturières célibataires, la pension a été évoquée en fiction — pour un milieu social de petite classe moyenne — dans la *Pension Leblanc* (1927) de Robert Choquette, roman passé au télé-roman dans *La pension Welder*.

39. B. Bradbury, "The Fragmented Family: Life Cycle, Poverty and Death among Mid-Nineteenth Century Montreal Families", dans Joy Parr, *Childhood and Family in Canadian History* (Toronto, McClelland and Stewart, 1982), pp. 109-128; Micheline Dumont-Johnson: "Des garderies au XIX^e siècle: les salles d'asile des Soeurs Grises à Montréal", dans N. Fahmy-Eid et M. Dumont, *Maîtresses de maison . . .*, pp. 261-285; Huguette Lapointe-Roy, *Charité bien ordonnée*, (Montréal, Boréal, 1987), 330 p.; France Gagnon, "Le rôle de la famille dans l'adaptation des migrants de la plaine de Montréal au milieu montréalais, 1845-1875", (M.A., Histoire, UQAM), 1986.

Cet aperçu des déterminations du travail — à l'extérieur ou à domicile — sur la vie commune domestique et familiale n'épuise certes pas la question; il suffit néanmoins pour caractériser cette sociabilité de la dépendance et du partage et pour cerner les possibles de cet espace et de ce temps domestiques. Le travail — ou le chômage — traversent de part en part les relations matrimoniales et parentales, infléchissent l'alimentation, la santé et la morbidité, limitent l'instruction, bref, limitent les possibles de la sociabilité ouvrière.

Sans s'y réduire, la sociabilité intra-familiale de la *bourgeoisie* de Montréal est, elle aussi, constamment marquée par les formes de la sociabilité inter-familiale et de la sociabilité extra-familiale. Manifestement, l'avoir y multiplie les possibles, modifie les rapports d'alliances, d'échanges et d'interdépendance et allège les déterminations contraignantes du travail sur la vie familiale et domestique; cette vie bourgeoise crée même du travail, "maîtrise" la domesticité féminine et masculine.

Dans cet espace domestique dégagé et ce temps libéré peut même se déployer une sociabilité différentielle où le vécu des enfants et des femmes est identifiable. Donnons-en quelques indices.

Un indice limité d'abord, concernant l'importance des codes dans ce milieu. Ces codes de morale "en action", ces *Règles de la bienséance* tout comme une littérature rousseauiste et moralisatrice (Madame Leprince de BEAUMONT, Madame de GENLIS) étonnent par leur présence significative dans le catalogue de la librairie montréalaise du premier quart du XIX^e siècle⁴⁰. À un moment où se forme une bourgeoisie franco-phone montréalaise, ce catalogue de la librairie multiple les *Conseils à une femme sur les moyens de plaire en société*, les *Dictionnaires des gens du monde*, les almanachs bourgeois du savoir-faire mondain. Ces codes domestiques bourgeois déjà sous le regard de la société trouveront leur accomplissement dans l'argumentaire à propos de la responsabilité de l'éducation: milieux catholiques cléricaux et bourgeois invoquant jusqu'au XX^e siècle l'autorité familiale et paternelle pour refuser un système étatique d'instruction et pour maintenir un système clérical. Sociabilité, socialisation: autre formulation de ces liens entre le privé et le public.

Autre indice révélateur: la *pratique* et la signification de la musique dans la sociabilité domestique bourgeoise. La musique fait partie de l'éducation des jeunes filles, elle "orne" la veillée au salon⁴¹. Sa place centrale dans la sociabilité domestique bourgeoise et l'influence de celle-ci sur l'institutionnalisation publique de la musique se mesurent à la croissance à Montréal du nombre de facteurs de pianos, de marchands de musique en feuille et d'instruments tout comme à l'essor de l'édition musicale et à la création

40. Y. Lamonde, "La librairie Hector Bossange de Montréal (1815-1820) et le commerce international du livre", à paraître dans les *Actes* du colloque de l'École des Hautes Études en Sciences Sociales et de l'Institut québécois de recherche sur la culture portant sur L'imprimé dans les échanges franco-québécois (1800-1850).

41. À titre d'exemple, Charles Mondelet, "Sur la position de la femme au Canada", conférence publique à l'Institut Canadien de Montréal, *L'Avenir*, 31 décembre 1847.

de "collections" de musique en feuille (Échos du sanctuaire", mais aussi "morceaux de salon favoris", "succès du salon") vendus chez BOUCHER ou chez LAVIGNE⁴². Cette pratique musicale peut, certes, être individuelle, isolée, mais elle s'offre aussi à l'écoute de la famille, des invités de la maison.

En effet, cette sociabilité intra-familiale s'avère fortement marquée par la sociabilité inter-familiale dans une société où, déjà dans les clivages ethniques — et donc linguistiques et religieux —, se tisse de façon serrée une structure de parenté qui suscite une sociabilité de la généalogie où s'entrecroisent alliances familiales et "commercial fraternity". Saga des FABRE, des PERRAULT, des PAPINEAU, des VIGER, des CARTIER, des LARTIGUE, saga des MOLSON, des ROBERTSON, des MCGILL, des DRUMMOND où la parenté, la politique, la religion et les affaires font se rencontrer ces gens au salon, au jardin ou à l'église. Riches Écossais qui dotent l'église de telle dénomination⁴³; bourgeoises qui se sont "vues" hier à la Benevolent Society ou à la Temperance Society⁴⁴ se retrouvant au jardin, parlant d'horticulture, de l'exposition de l'Horticultural Society ou de la nouveauté des Jardins GUILBAULT, première forme publique véritable de ce que la bourgeoisie connaît déjà sur le mode privé⁴⁵.

La sociabilité pénètre donc jusque dans l'intimité et le privé parce que la vie publique, par ses codes et ses ramifications, façonne l'individu, le couple, la famille. Le travail détermine de façons diverses cet espace et ce vécu domestiques, tout comme les alliances et les appartenances — religieuse, linguistique, occupationnelle.

C'est d'ailleurs l'homogénéité occupationnelle ou professionnelle qui permet d'identifier de la façon la plus claire la sociabilité urbaine montréalaise de 1760 à 1880. Ce paramètre occupationnel permet de cerner une sociabilité de marchands anglophones,

42. H. Kallman, R. Fisher et G. Potvin, *Encyclopédie de la musique au Canada*, (Montréal, Fides, 1983), passim; Maria Calderisi, *L'édition musicale au Canada* (Ottawa, Bibliothèque Nationale du Canada, 1976), VII-130 p.

43. Lynda Price, *Introduction to the Social History of Scots in Quebec (1780-1840)*, (Ottawa, Musée National de l'Homme, 1981, 152 p.

44. Janice Harvey, "Upper Class Reaction to Poverty in Mid-Nineteenth Century Montreal: A Protestant Example", (Thèse de maîtrise, Histoire, McGill University, 1978), 219 p.; Jan Noël, *God's Scots: Montreal Merchants of the Millenium*, communication, Société Historique du Canada, 1984, 30 feuilles.

45. Raymond Montpetit, "Culture et exotisme: les panoramas itinérants et le jardin Guilbault à Montréal au XIX^e siècle", *Loisir et société/Leisure and Society*, VI, 1 (printemps 1983), pp. 71-104; Helen Meller a porté attention aux réseaux bourgeois de sociabilité dans *Leisure and the Changing City, 1870-1914*, (Londres, Routledge and Kegan Paul, 1976), X-308 p.; Yvan Lamonde, "Une problématique de culture urbaine: Montréal (1820-1920)", *Questions de culture* (Québec), no 5 (1983), pp. 131-148.

une sociabilité de gens de Droit et de clercs canadiens-français et une sociabilité d'artisans et d'ouvriers⁴⁶.

Il s'agit bien d'homogénéité occupationnelle et non d'occupation ponctuelle: ce sont de grands marchands mais aussi à une époque ultérieure des commerçants; ce sont des avocats, des notaires, des juges mais aussi des gens de professions libérales sortis du séminaire ou du collège d'enseignement classique. L'historien de la sociabilité est ici tout près des classes sociales et confronté à l'analyse du passage de l'appartenance occupationnelle à l'appartenance de classe précisément par l'étude des institutions, des signes, des codes symboliques, autres qu'exclusivement économiques. Cette analyse, on l'a précisé, exige une approche autre que celle des clivages étanches et des écarts "mécaniques".

Cette sociabilité différenciée par la classe sociale avant de l'être par l'ethnie se révèle néanmoins, à Montréal, traversée par un même référent, un même leitmotiv: l'échange, la mise en commun, le mutuellisme. À des périodes et dans des modalités qui certes varient, ce leitmotiv demeure la formulation la plus récurrente, par les contemporains, de leur sociabilité même.

HOMMES DE COMMERCE, COMMERCE DES HOMMES

Les lieux et les formes de sociabilité que se donne la bourgeoisie marchande anglophone pivotent sur cette réalité de "l'Exchange", de la Bourse. Ces marchands engagés dans l'import-export qui établissent un Committee of Trade (1821) puis un Board of Trade (1842) et qui ont l'habitude d'une sociabilité orale de "coffee houses" ou de "salon" d'hôtels — le Dillon, l'Exchange, le Commercial, le Mansion, le Montreal⁴⁷ — doublent bientôt l'échange des marchandises d'un échange des informations. "La prévision commerciale commandée par le marché", écrit Jurgen HABERMAS, "réclamait des informations plus fréquentes et plus précises sur des événements qui se déroulaient" dans la métropole ou aux États-Unis. "À peu près contemporaines de l'apparition des Bourses, la Poste et la Presse créent des contacts et des communications permanentes"⁴⁸.

Établie en 1778 et toujours majoritairement anglophone en 1840, la presse montréalaise est l'affaire des marchands: *The Gazette*, anglophone après 1816, *The Canadian Courant and Montreal Advertiser* (1807-1834), "mercantile paper" des marchands

46. Nous avons déjà documenté cette idée sur un objet particulier, Yvan Lamonde, *Les bibliothèques de collectivités à Montréal, (XVI^e-XIX^e siècles)*. (Montréal, Bibliothèque Nationale du Québec, 1979), pp. 15-32; B. Lecoq, "Les cercles parisiens . . .", a développé cette idée de même que B. Bledstein, *The Culture of Professionalism: the Middle Class and the Development of Higher Education in America*, (New York, Norton, 1976), XII-354 p.

47. Newton Bosworth, *Hochelaga Depicta or the Early History of Montreal* (1839), réimpression (Toronto, Coles Publishing Co., 1974), pp. 150-152.

48. Jurgen Habermas, *L'espace public*. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise, (Paris, Payot, 1986), p. 27.

d'origine étatsunienne, *The Montreal Herald* (1811–1957) des Écossais qui ont connu le *Glasgow Herald*, le *Daily Advertiser* (1833–1834), premier quotidien relayé par le *Daily News* (1835–1873), le *Vindicator and Canadian Advertiser* (1828–1837) bien irlandais, le *Commercial Advertiser* (1835–1849) et le *Montreal Transcript* (1836–1865)⁴⁹. Ces “courant”, “advertiser”, “herald” (messenger), “commercial” sont bien les qualificatifs d’une presse mercantile, le signe d’une sociabilité qui se constitue sur la logique de la publication, du public et de la publicité.

Bourse du commerce, bourse de l’information, puis bourse de la lecture. Ce sont aussi ces marchands anglophones qui se mettent en commun, qui pétitionnent pour l’établissement et pour l’incorporation de “reading” et de “news rooms”. Cette institution du cabinet de lecture, principalement de journaux et de périodiques, constitue le type dominant de la bibliothèque collective, non encore publique à Montréal. Les raisons sociales se mettent toujours à l’enseigne de “l’Exchange”: News Room and Exchange (1821), Exchange News Room (1843), Merchants Exchange (1847) qui donne aussi accès aux dépêches télégraphiques en provenance des États-Unis⁵⁰. Lieux d’information, ces salles sont aussi lieux d’échange, de sociabilité; il ne faut pas se les représenter comme des lieux anonymes, graves du silence de l’érudition. S’y retrouvent, au contraire, les sociétaires, les actionnaires et les “étrangers” admis par les membres, soucieux de l’image cosmopolite de la ville coloniale.

Ce sens de l’institution, des moyens et des lieux de sociabilité se perpétuera chez les marchands anglophones à travers la bien nommée Mercantile Library (1841–1885), elle-même absorbée par le Fraser Institute (1885–), créé grâce à la philanthropie du marchand et homme d’affaires Fraser, et constituant l’étape décisive vers l’établissement d’une véritable bibliothèque publique à Montréal. Ce schème d’une sociabilité montréalaise qui s’institutionnalise d’abord en milieu anglophone se reproduit ailleurs: il faudra, par exemple, attendre les années 1970 pour voir les Montréalais francophones s’identifier au Musée des Beaux-Arts de Montréal, mieux connu sous l’appellation de Montreal Museum of Fine Arts, fondé d’abord (1864) sous le nom de Art Association.

Bourse du commerce, bourse de l’information, bourse de la lecture, bourse enfin de la représentation. Ce sont les Molson (Sr et Jr), les Spragg, qui créent la première scène permanente en érigeant le Montreal Royal Theatre (1825–1844). Cette communauté de marchands s’y donne socialement en représentation: elle y exprime son “royalisme” — de l’appellation au “God Save the King” —, y inscrit en motif architectural la rose anglaise, le chardon écossais et le trèfle irlandais, y regarde jouer Shakespeare dont on privilégie *Le marchand de Venise*, et y socialise enfin en gagnant aux entractes “a room for coffee, tea and wine”⁵¹.

49. André Beaulieu et Jean Hamelin, *La presse québécoise des origines à nos jours*, (Québec, Presses de l’Université Laval, 1973), tome I, (1764–1859).

50. Y. Lamonde, *Les bibliothèques de collectivités*. . . , pp. 40–41, 49, 51, 61, 96; G. Tulchinsky, *The River Barons*, pp. 30–31.

51. Owen Klein, “The Opening of Montreal’s Theatre Royal, 1825”, *Theatre History in Canada*, I (Spring 1980), pp. 24–39.

Forme moins classique que l'imprimé ou le théâtre, le sport s'avère un révélateur particulièrement riche de la sociabilité bourgeoise anglophone, du processus de formalisation et de démocratisation d'une forme de loisir qui passe tout au long du XIX^e siècle montréalais du club de société à une société de clubs. Le "club", qui regroupe d'abord la bourgeoisie marchande et les officiers en poste à Montréal, constitue avant tout un lieu de rencontre et de sociabilité où le sport ne doit surtout pas être compétitif. Chasse (Hunting Club), curling, raquettes sur neige (Snowshoe Club), la crosse, autant de sports importés ou de pratiques autochtones adoptées et adaptées, qui demeurent durant la première moitié du siècle des occasions de mondanité plutôt que de compétition.

La nécessité d'une réglementation, la multiplication des clubs, et bientôt des ligues ou divisions qui font passer tel sport du local au provincial au national puis au niveau intercontinental professionnalisent le sport devenu compétitif, "organisé" et ce, par des marchands qui ont déjà l'expertise de la concurrence, de la réglementation, de la diffusion en particulier par le chemin de fer en pleine expansion. Étagé de la grande bourgeoisie marchande et administrative à la bourgeoisie des marchands puis des commis-marchands, le sport rejoint progressivement les employés de chemin de fer (Grand Trunk Railway Snowshoe Club, 1853) puis les milieux irlandais (Shamrock la Crosse Club, 1868) et canadiens-français durant la décennie de 1870⁵². Mimétisme social et ethnique qui sera récurrent dans la sociabilité montréalaise du XIX^e siècle.

GENS DE TOGE, GENS DE ROBE: LA SOCIABILITÉ FRANCOPHONE

La bourgeoisie francophone de Montréal, qui est principalement une bourgeoisie de professions libérales, prend conscience vers 1840 de son repliement sur le privé et cherche fébrilement à se donner une vie publique. Deux témoignages parmi d'autres, sur les insuffisances de la sociabilité urbaine francophone:

Chaque maison, chaque famille a ses intimes; mais aucune maison, aucune famille ne reçoit chez elle, ne réunit sous son toit assez de monde et surtout de monde des divers États, des diverses professions, voire même des divers rangs qui puissent tous ensemble donner l'expression de notre esprit, de nos moeurs, de nos manières et de nos allures. Dans tous les pays, un étranger qui veut connaître la société peut la rencontrer quelque part; il la verra dans les théâtres, il la verra dans les concerts, il la verra dans les sociétés savantes, il la verra dans les cercles, dans les réunions, chez les hommes à qui la fortune et leur position permettent de recevoir. (. . .) Chez nous, il n'y a point de théâtre, il n'y a pas de concerts, il n'y a pas de sociétés savantes, il n'y a pas de cercles. Il ne la verra donc nulle part, si ce n'est à l'église⁵³.

52. Alan Metcalfe, "Organized Sport and Social Stratification in Montreal, 1840-1901", dans R.S. Gruneau et J.G. Albinson, *Canadian Sport. Sociological Perspectives*, (Don Mills, Ontario, Addison-Wesley, 1976), pp. 77-101; "The Evolution of Organized Physical Recreation in Montreal, 1840-1895", *Histoire sociale/Social History*, 9, 21 (mai 1978), pp. 144-166; "Le sport au Canada français au 19^e siècle: le cas de Montréal (1800-1914)", *Loisir et société/Society and Leisure*, VI, 1 (printemps 1923), pp. 105-120.
53. L.O. Létourneux, "La société canadienne" (1845), *Le Répertoire national*, (Montréal, 1849), III, p. 295.

En effet, parcourez notre ville, rue par rue, vous n'y trouverez pas un seul édifice, pas une maison, enfin pas un seul local spacieux et central dont les Canadiens français puissent disposer en tout temps pour leurs associations et leurs assemblées⁵⁴.

Liée à des formes et à des moyens du pouvoir économique chez les bourgeois anglophones, la sociabilité bourgeoise francophone le sera à des moyens plus politiques. C'est en effet dans le contexte d'une radicalisation politique qui suit une période de luttes constitutionnelles menées depuis l'octroi d'une Chambre d'Assemblée (1792) que se développe chez les Canadiens français une conscience ethnique et nationaliste qui culmine dans les insurrections réprimées de 1837 et de 1838. Cette conscience ethnique sera, à travers la création dans la décennie de 1830 de sociétés patriotiques — Société Aide-toi et le ciel t'aidera, société St-Jean-Baptiste chez les Canadiens français, St Patrick's Society des Irlandais, St George's Society des Anglais, St Andrew's Society des Écossais — le ferment principal d'une vie associative en pleine expansion après 1840. C'est d'ailleurs le moment d'une nouvelle donne pour reconstituer, après les insurrections, le nationalisme et l'infléchir du côté du libéralisme ou du conservatisme.

Dans sa ferveur à créer une vie publique, la jeunesse montréalaise francophone de 1840 s'inspire de la sociabilité des anglophones attentifs, eux, à "l'avenir des jeunes générations"⁵⁵. Une figure montante de cette bourgeoisie de professions libérales reconnaît qu'on ne retrouve pas chez les anglophones ce cloisonnement du privé et du public si préjudiciable chez les Canadiens français; il avoue: "Il semblait que les affaires publiques et les intérêts privés ne fussent qu'un" chez les anglophones⁵⁶.

Pour les contemporains de 1840, la création d'une vie et d'un espace publics constitue le préalable à la constitution d'une sociabilité susceptible de montrer les manières et l'esprit d'un peuple. La métaphore, récurrente dans leurs discours, du "grand Théâtre de la vie publique"⁵⁷ est significative. Un contemporain l'explicite: "À quelle cause attribuer cette rareté d'hommes remarquables, si ce n'est à l'absence par le passé de tout théâtre pour [s'y] développer. . . ?" Ainsi se conçoit une certaine sociabilité comme "théâtre d'exercice pour la jeunesse. . ."⁵⁸.

Ce théâtre, cet espace public seront créés "par la presse et la tribune, ces deux souveraines à pouvoir absolu, ces deux sauvegardes de tous les peuples"⁵⁹. Manifeste donc d'un projet où les moyens d'expression s'avèrent ceux d'une bourgeoisie lettrée et rhétoricienne, manifeste aussi d'un projet national identifié à celui d'un groupe social.

54. J.-B.-E. Dorion, "Un mot sur le commerce . . .", conférence à l'Institut Canadien de Montréal (I.C.M.), 27 mars 1852, *Le Pays*, 1^{er} avril 1852.

55. James Huston, "De la position et des besoins de la jeunesse canadienne-française", conférence I.C.M., 12 août 1847, *Le Répertoire national* (Montréal, 1850), IV, p. 124.

56. Joseph Doutre, "Le sixième anniversaire de l'Institut Canadien", conférence I.C.M., 17 décembre 1850, *L'Avenir*, 29 janvier 1851.

57. Juge Charles Mondelet, "Les jeunes gens au Canada", conférence I.C.M., 3 février 1848, *L'Avenir*, 12 février 1848.

58. J. Doutre, "Le sixième anniversaire. . ."

59. "Education. Association", *L'Avenir*, 6 novembre 1847.

Autant est vive la conscience d'un besoin de vie publique, autant est récurrente cette idée qu'elle se fondera sur l'entraide mutuelle, sur le progrès mutuel, sur l'échange. La sociabilité qui se profile est celle d'une société qui entre de plain-pied dans une économie de marché: "c'est le commerce qui est ce lien sacré, qui nous fait comprendre notre impuissance et la nécessité des relations qui est le premier mobile de toute société"⁶⁰. La forme de cette sociabilité, l'association, est promue dans une sémantique d'économie politique:

Seul, on ne pense pas à faire rien de semblable; réunis, excités et stimulés par les travaux des uns et des autres, on se livre à des études, à des recherches, on produit, on échange; c'est un trafic continuel d'idées et d'intelligence qui retourne au profit de tous⁶¹.

La vie publique et la sociabilité que se représentent les contemporains sont à l'image de la nouvelle conscience qu'ils prennent de l'économie politique, des activités de production, de diffusion et consommation. L'un d'eux écrit: "...comme l'argent dans le commerce, les connaissances réunies forment un fond dont les dividendes rapportent aux actionnaires des richesses qui ne coûtent presque aucun travail"⁶². Telle est l'épistémè d'économie politique qui structure cette fièvre associationniste des années 1840. Ce "libre-échange" culturel gommara toutefois "la concurrence qui ruine les uns pour enrichir les autres" en lui substituant "le concours qui enrichit tout le monde"⁶³. Union, entraide, progrès mutuel: mots-clés d'un libre-échange "social", "sans distinction de race, de rang, d'âge ou de fortune"⁶⁴.

La vie associative qui prend forme progressivement à partir de 1840 et connaît son apogée dans les décennies de 1850 et de 1860 s'avère au départ une initiative libérale, un projet démocratique avant d'être combattu et récupéré par le conservatisme politico-religieux. Empruntant morphologiquement au cercle et au cabinet de lecture français mais surtout aux Mechanics' Institutes écossais et anglais et aux "lyceums" et "atheneums" des États-Unis⁶⁵, ces associations seront essentiellement le libéralisme

60. J.O. Bureau, "Société pour la diffusion des connaissances utiles", *L'Avenir*, 30 octobre 1850.

61. "Association", *L'Avenir*, 11 septembre 1847: pour une étude plus générale, Y. Lamonde, "Les associations au Bas-Canada: de nouveaux marchés aux idées (1840-1867)", *Historiographie sociale/Social History*, VIII, 16 (novembre 1975), pp. 361-369.

62. "Sociétés d'études", *L'Aurore*, 17 mars 1843.

63. "De l'association", *La Minerve*, 5 juin 1843.

64. "De l'association", *Le Pays*, 1^{er} mars 1852.

65. Sur ce phénomène international de l'association volontaire au XIX^e siècle, outre les travaux de M. Agulhon pour la France; David Mead, *Yankee Eloquence in the Middle West. The Ohio Lyceum (1850-1870)*, (East Lansing, Michigan State College Press, 1951), VIII-273 p.; Carl Bode, *The American Lyceum*, (Carbondale, Southern Illinois University Press, 1968), XII-275 p.; parmi les nombreuses études sur le Mechanics Institute écossais et anglais, un classique: Mable Tylecote, *The Mechanics' Institute of Lancashire and Yorkshire before 1851*, (Manchester, Manchester University Press, 1957), 336 p.

appliqué et inscrit dans le milieu urbain, des applications des grandes libertés héritées de 1789. Ces "instituts canadiens" constitueront d'abord des pratiques de la liberté d'association elle-même⁶⁶.

Ils seront, engagée dans des formes concrètes et nouvelles, l'affirmation de la liberté de conscience en faisant place aux catholiques et aux non catholiques; en maintenant contre la menace et la tombée de l'Index clérical un contrôle laïc autonome sur la bibliothèque; en valorisant par leurs "salles de nouvelles" (journaux) une lecture idéologiquement diversifiée.

Ils seront, enfin, des "théâtres d'exercice" de la liberté de parole dans des "discussions" et des débats entre membres d'une même association, dans des conférences "publiques" où avocats et journalistes parlant de questions d'actualité et de libertés meubleront la sociabilité des "longues soirées d'hiver".

Ayant pignon sur rue, disposant de locaux pour la bibliothèque, pour la salle des journaux, pour les conférences, ces associations ont généré une vie publique nouvelle en milieu francophone. Cette sociabilité associative inonde la presse qui, tendances idéologiques respectées, annonce les conférences et les conférenciers, rend compte des soirées en publiant in extenso le texte de la conférence. Elle suscite un réseau de mondanités où brillent tout autant une pléiade de conférenciers quasi professionnels que les dames venues encourager l'oeuvre libérale et nationale. Sociabilité, habitude encore de ceux qui vont y lire les journaux, y suivre les débats et les discussions, y emprunter Alexandre Dumas ou Eugène Sue, de ceux qui vont voter aux réunions cruciales qui peuvent aboutir à une scission dans telle association. Sociabilité qui inclut enfin le conflit, la guerre des mots et des journaux quand ce n'est pas le bris de carreaux d'une association catholique ennemie. Mais en fin de compte, cette sociabilité "se trahit" socialement par les formes qu'elle privilégie. L'importance de la parole dans les discussions et les conférences, la connaissance des procédures des assemblées et des associations, l'habitude d'une écriture persuasive ou procédurière confirment, en tout cas pour l'important Institut Canadien de Montréal, le *leadership* des gens de Droit dans une association dont le *membership* fut majoritairement le fait de commerçants et de commis-marchands⁶⁷.

66. Sur l'historiographie de cette sociabilité associative au Québec, Y. Lamonde, "L'histoire socio-culturelle au Québec depuis 1970", *Loisir et société/Society and Leisure*, VI, 1 (printemps 1983), pp. 9-41, en particulier pp. 13-14, 34.

67. D'après une étude longitudinale, seule documentairement possible, des membres de l'Institut Canadien de Montréal de 1855 à 1880 menée par Y. Lamonde et Céline Beaudet et demeurée manuscrite.

Cette sociabilité qu'on espérait "sans distinction de rang ou de fortune" finit par révéler son identité bourgeoise. Le projet national qu'elle véhiculait, échafaudé sur le libéralisme, les libertés et le principe des nationalités, échoua, contesté par les clercs et les appuis du conservatisme politique.

Devancés par les libéraux jusque vers 1850, les clercs allaient récupérer les formes culturelles mises en place par la "génération de 1840". L'Église fut lente à reconnaître les potentialités libérales et démocratiques de la presse; le plaidoyer de 1830 de Monseigneur LARTIGUE, premier évêque du diocèse (1836) de Montréal, contenait tous les enjeux: "l'évêque ne doit pas se contenter de prêcher dans sa cathédrale, mais établir sa chaire dans un bon papier public. . ."⁶⁸. Enjeu fondamental: l'Église, en sortant du spirituel, de la cathédrale, du privé descendait dans le temporel, dans le public. Les formes culturelles, les lieux et les manifestations de sociabilité qu'elle allait susciter — journaux, associations, processions — pivoteraient dorénavant sur cette question fondamentale des aménagements entre le pouvoir civil et le pouvoir religieux⁶⁹. Avocats et clercs marquaient ainsi les médiations sociales et culturelles du milieu montréalais francophone.

LA SOCIABILITÉ OUVRIÈRE: DES GESTES POUR LE DIRE

Déterminant dans la sociabilité ouvrière domestique, le travail l'est tout autant dans la sociabilité urbaine des ouvriers. Les liens et les solidarités que se tissent les immigrants ou les migrants ruraux prennent souvent leur origine dans le milieu même de travail. Cette sociabilité a pris à Montréal des formes plus ou moins structurées, de la période du compagnonnage à l'obtention du droit d'association (1872) en passant par la création des premières unions ouvrières à la fin des années 1820.

Le regroupement et l'entraide des ouvriers s'opèrent d'abord autour d'un métier commun avant de s'élargir à la fabrique. À Montréal, les cordonniers, importants dans la structure de production, se donnent en 1830, puis en 1834 une association de compagnons-cordonniers "for their mutual protection and promoting the general interest of the trade"⁷⁰. Avivée par les changements technologiques impliqués dans une production qui s'achemine vers la vente au détail ou en gros, l'entraide devient plus permanente et double l'intention de secours mutuel d'une intention revendicative. Créée en 1849, "for the support of sick, indigent or decayed members, and such other mat-

68. Monseigneur J.-J. Lartigue à Monseigneur Signay, 11 septembre 1830, Archives de la Chancellerie de l'Archevêché de Montréal.

69. Une intéressante étude de cas, Marcel Lajeunesse, *Les Sulpiciens et la vie culturelle à Montréal au XIX^e siècle*, (Montréal, Fides, 1982), 280 p. Cette sociabilité de tension entre le civil et le religieux, entre le libéralisme et l'ultramontanisme parcourt l'histoire de la Société St-Jean-Baptiste et de la fête (24 juin) des Canadiens français, Michèle Guay, "La fête de la St-Jean-Baptiste à Montréal (1834-1909)", (Thèse de maîtrise, Histoire, Université d'Ottawa, 1972), VII-319 p.

70. *The Vindicator*, 4 avril 1834, cité dans J. Burgess, *loc. cit.*, 196, dont les paragraphes qui suivent s'inspirent.

ters as would conduce to the welfare and permanence of the trade'', la Journeyman Shoemakers' Society existe aussi ''for the purpose of regulating the prices of work to be paid to journeymen for their labour, and protecting the masters from being swindled out of materials''⁷¹. Vingt ans plus tard, c'est-à-dire après l'introduction progressive de la vapeur et l'intégration de toutes les étapes de production dans la fabrique, entraînant le chômage des travailleurs à domicile et une baisse de qualification concourant à une baisse des salaires, la Société des Chevaliers de St-Crispin (1868-1869) ''compte dans son sein presque tous les cordonniers dont le nombre est presque égal à celui des autres corps de métiers réunis à Montréal''⁷².

Cette progressive affirmation du mutuellisme, constant dans la sociabilité ouvrière de part et d'autre de l'Atlantique, se développe en une solidarité de revendication qui prend des formes multiples: la grève bien sûr et les comportements porteurs de significations qui les accompagnent, garde organisée devant tel magasin ou fabrique, fête de la victoire d'une grève ou d'un procès, par exemple⁷³. L'étude de la taverne et de la buvette enrichit la connaissance de cette sociabilité ouvrière aux formes multiples et aux modes d'expression spécifiques. Si les gestes, les mouvements de groupe, les slogans sont des moyens d'expression dans l'espace du travail ou dans l'espace ouvert de la rue, la taverne rappelle l'importance de l'oralité, celle de la ''jase'' ou de la chanson, dans la rencontre populaire. Chez ''Joe BEEF'' par exemple, qui ouvre taverne sur les quais en 1869⁷⁴, ce rendez-vous au fil de l'eau accueille charrieurs, débardeurs, matelots du port et vagabonds gravitant autour des marchés publics. On peut y trouver le *primum vivere*, un toit, un couvert gratuits. Mais si le ''poulet du Labrador'' (hareng) est gratuit, la bière et l'alcool ne le sont pas.

Le travail est toutefois toujours un peu à l'horizon; l'embauche de journaliers sur le port se fait pas très loin de la taverne; ''Joe BEEF'' lui-même témoigne de façon soutenue de sa solidarité avec les travailleurs: aide financière et alimentaire lors de grèves, exhortation orale à ses clients, envoi d'une délégation syndicale auprès des politiciens. Accompagné par une cinquantaine d'organisations ouvrières lors de son inhumation, Joe BEEF n'aura pas changé ''son capot de bord'' malgré les calomnieuses campagnes de presse d'une certaine bourgeoisie; il aura plutôt fait preuve d'une habile

71. *Montreal Gazette*, 28 octobre 1849, cité dans J. Burgess, ''L'industrie de la chaussure. . .'', p. 199.

72. *Le Pays*, 11 septembre 1869, cité dans J. Burgess, ''L'industrie. . .'', p. 208.

73. J. Burgess, *Ibidem*, pp. 200-201. La sociabilité qui lie la manifestation ouvrière (grève, fête du 1^{er} mai) n'a pas fait l'objet d'études systématiques; des aperçus dans Raymond Boily, *Les Irlandais et le canal Lachine: la grève de 1843*, (Montréal, Leméac, 1980), 207 p.; Margaret Heap, ''La grève des charretiers de Montréal, 1864'', *RHAF*, 31, 3 (décembre 1977), pp. 371-395. Sur la période postérieure à 1880: Yvan Lamonde, Lucia Ferretti et Daniel LeBlanc, *La culture ouvrière à Montréal (1880-1920): Bilan historiographique*, (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1982), 176 p.

74. Jean Provancher, ''McKiernan, Charles (1835-1889)'', *Dictionnaire biographique du Canada*, (Québec, Presses de l'Université Laval, 1982), tome XI, pp. 622-624; Peter de Lottinville, ''Joe Beef of Montreal. Working-Class Culture and Tavern, 1869-1889'', *Labour/Le travailleur*, nos 8-9 (1981-1982), pp. 9-40.

fluidité à accueillir tout le monde au-delà des ethnies et des religions, à donner même aux hôpitaux et à l'Armée du Salut, à laisser entrer les prédicateurs de toute confession. Attitude contrastante avec les tentatives de la bourgeoisie d'infléchir cette sociabilité ouvrière, de la détourner de ses lieux et de ses modes d'expression.

En témoigne cette philanthropie "with a view to the benefit of the working classes" qui met sur pied un Mechanics' Institute pour détourner les travailleurs de la taverne et pour assurer un savoir-faire nouveau exigé par l'industrialisation⁷⁵. En témoignent ces campagnes "contre l'intempérance" menées autant par la bourgeoisie anglophone et francophone que par les églises qui attaquent, par la prédication, sur le front même de l'oralité⁷⁶. En témoigne ce Sailors' Institute soucieux de détourner les marins de chez "Joe BEEF" ou d'autres buvettes mais prompt à faire appel aux "forces de l'ordre" lorsque les comportements "dérogent"⁷⁷. En témoigne aussi, d'une certaine façon, l'infléchissement politique et idéologique donné par certains à la force ouvrière: la Grande Association ouvrière (1867) de Médéric LANCTOT sert manifestement un projet politique⁷⁸. En témoignent enfin ces discours de refus et d'opposition d'une certaine bourgeoisie et de l'autorité religieuse à la montée du mouvement syndical⁷⁹. Dans chacune de ces tentatives de policer une sociabilité différente, il s'agit de bien autre chose que d'appropriation différente d'objets communs; il s'agit de refus plus ou moins subtil du différent. Pour reprendre une formule de Roger CHARTIER tout en en prenant distance: ce qui partage s'avère ici et de loin plus important que ce qui est partagé.

UNE OFFRE NOUVELLE DE SOCIABILITÉ

L'analyse de cette sélection de formes de sociabilité à Montréal dans trois groupes sociaux distincts et dans une période séculaire doit enfin prendre en compte les changements économiques et sociaux qui, vers 1880, modifient la sociabilité urbaine même.

Si la production manufacturière vise déjà après 1860 une distribution en gros et au détail facilitée par le développement du chemin de fer et alimente une consommation naissante, et si d'autre part, le développement du secteur tertiaire qui inclut d'abord les commerces et l'assurance rejoint bientôt les "services" municipaux d'une ville qui se dote en 1865 de sa charte décisive, il semble bien que le nouveau décollage socio-culturel de l'industrialisation se structure durant la décennie de 1880. De façon globale, on dira que ces changements dans le système de production des biens marqueront

75. N. Bosworth, *Hochelaga Depicta*, p. 192.

76. Jan Noël, "God's Scots"; Ghislaine Blais-Hildebrand, "Les débuts du mouvement de tempérance dans le Bas-Canada, 1828-1840", (Thèse de maîtrise, Histoire, McGill University, 1975), 126 p.

77. P. de Lottinville, "Joe Beef. . .", p. 32; Yvan Lamonde, *Les bibliothèques. . .*, p. 83.

78. Jean Hamelin, "Lancôt, Médéric", *Dictionnaire biographique du Canada*, tome X, pp. 461-467.

79. Noël Bélanger et Jacques Bernier, *Les travailleurs québécois, 1851-1896*, (Montréal, Presses de l'Université du Québec, 1975), 221 p.

la production même des formes de sociabilité. Le Montréalais qui est de moins en moins le producteur-propriétaire de ses biens échangera de plus en plus souvent, moyennant temps, numéraire disponible contre formes de sociabilité produites, organisées, offertes par un tiers, par le tertiaire. L'offre de formes occasionnelles, saisonnières ou permanentes de sociabilité n'était évidemment pas nouvelle: la bourgeoisie anglophone avait vu le sport et le théâtre se professionnaliser, se commercialiser. La bourgeoisie francophone de professions libérales avait vu éclater sa sociabilité associative sur des clivages idéologiques et partisans et sur le dépassement de ses objectifs initiaux d'entraide mutuelle: la presse à grand tirage, parce qu'à un sou et parce que technologiquement possible, rendait caduque la "salle de nouvelles"; ce "théâtre d'exercice" auquel on avait identifié la "tribune" se transformait en exercice de théâtre et on passait de la tribune à la scène, au spectacle en général, plus visuel et plus distrayant, plus accessible au-delà d'une culture codée. Le déclin de la presse d'opinion au profit d'une presse d'information s'accompagnait du déclin d'une sociabilité associative de l'opinion-libérale ou ultramontaine — au profit d'une sociabilité du spectaculaire.

L'industrialisation, la production de masse et de développement du tertiaire perturbaient et l'espace et les temps de sociabilité, entre autre, celle de la nouvelle classe moyenne⁸⁰.

On entrait doublement dans l'ère de "l'*omnibus*": l'*omnibus* qui permet la mobilité dans l'espace urbain et l'*omnibus* — sans 1^{re} ou 2^e classe? — "pour tous". Se constituaient ainsi des espaces "spécialisés" de sociabilité, créés soit par une intervention municipale nouvelle qui structurait "le public" — parcs, bains, glissoires, bibliothèque *publics* —; soit par une intervention de l'entreprise privée qui visait, par exemple à travers les parcs d'amusement "à cinq sous", un commun dénominateur social. Se constituaient aussi des temps nouveaux de sociabilité, en particulier celui de la conquête laïque du dimanche; la lexicologie anglaise exprime bien cette mutation de sociabilité dans l'évolution du "holy day" à "holiday"⁸¹.

CONCLUSION

L'analyse d'aspects privilégiés de la sociabilité montréalaise ne pouvait prétendre épuiser les possibles ni satisfaire avec une égale persuasion à la réflexion épistémologique qui l'a précédée.

L'étude du milieu montréalais projetait la notion de sociabilité dans le XIX^e siècle — commençant et s'achevant — et dans un espace urbain en formation sur le continent nord-américain; ce faisant, elle illustrait la richesse d'une notion d'autant plus grande

80. Y. Lamonde, "Pour une histoire de la culture de masse et des médias", *Cultures* (UNESCO), VIII (1981), pp. 9-17.

81. Nous avons analysé la constitution de ces espaces et temps nouveaux de sociabilité, Y. Lamonde et Raymond Montpetit, *Le parc Sohmer de Montréal (1889-1919). Un lieu populaire de culture urbaine*, (Québec, Institut québécois de recherche sur la culture, 1986), 231 p.

qu'elle collait à un espace donné, d'autant plus convaincante et opératoire qu'elle se manifestait dans des lieux, dans le foncier ou l'immobilier: habitat, bourse, cabinets de lecture, théâtre, club, terrains de chasse ou de crosse, association, taverne. L'étude de la sociabilité implique le repérage de ses lieux.

Ville nord-américaine en formation, Montréal permettait de mieux percevoir le processus de constitution d'une vie publique qui s'avère le préalable global, en quelque sorte, à la sociabilité urbaine. Tantôt française, tantôt britannique, cette ville nord-américaine révélait par son histoire la circulation atlantique de certaines formes de sociabilité et la richesse d'une notion à la confluence de diverses historiographies.

L'étude des lieux et de pratiques de sociabilité, de l'instance familiale à celle du projet national de la bourgeoisie francophone par exemple, a fait place à des expressions sociales diversifiées permettant du coup d'identifier autant la plasticité que le clivage des formes de sociabilité. Si la sociabilité plus formelle fut ici privilégiée — compte tenu des cas moins formels du sport ou de la taverne de "Joe Beef" — il est clair que l'analyse d'une sociabilité moins formelle eût pu passer par l'étude de l'émeute GAVAZZI ou de celle de l'élection de 1834, par l'étude de l'insurrection de 1837 dans la ville même, par l'analyse du spectaculaire religieux sous l'épiscopat de Mgr BOURGET ou par celle de cette présence polymorphe du chemin de fer dans la ville.

La trame de "l'échange" qui, au-delà des différences et des modulations, traverse la sociabilité des divers groupes sociaux abordés, aura permis de mettre la sociabilité montréalaise à l'enseigne de l'économie mercantile de la ville, profilant ainsi la symbolique sociale sur l'économique. Cette trame de "l'échange" qualifie de surcroît la sociabilité d'une ville qui adhère, dans ses pratiques et certains de ses discours, à l'économie politique. L'échange croise autant l'économie que les médiations sociales, que la sociabilité. Signe que cette sociabilité était bien reportée sur le pouvoir — ou son absence —: pouvoir économique des anglophones, pouvoir et volonté de pouvoir politiques des francophones.

Parmi les tâches de l'histoire socio-culturelle, la notion de sociabilité aura contribué à faire reconnaître l'incontournable symbolique sociale et proposé des moyens d'en faire l'histoire, celle de sa production, de ses significations et de ses interprétations.